



PHOTOGRAPHIES ET SOUVENIRS DE

Paul McCartney

1964

**dans le tourbillon
de la Beatlemania**

INTRODUCTION DE JILL LEPORE

PRÉFACE D'ANTOINE DE CAUNES

BUCHET • CHASTEL

PAUL McCARTNEY

**1964 : Dans le tourbillon
de la Beatlemania**

Préface d'Antoine de Caunes

BUCHET • CHASTEL

« Qui regarde qui, au juste ? L'objectif semble changer de point de vue en permanence : il y a moi qui les photographie, la presse qui nous photographie, et puis ces dizaines de milliers de gens amassés qui cherchent à saisir le tourbillon. »
- PAUL McCARTNEY

Ces photographies prises par Paul McCartney racontent la saison 1963-1964 des Beatles, avec les concerts à Liverpool et à Londres puis leur passage par Paris et l'Olympia avant leur première tournée aux États-Unis, de New York à Miami en passant par Washington.

Des images qui sont comme les notes qu'aurait prises Paul McCartney pendant cette année extraordinaire et témoignent de l'effervescence créative de l'époque comme des moments les plus intimes de la vie du groupe. Nul n'a jamais raconté de la sorte l'histoire de John, George, Ringo et de leur entourage pendant ces quelques mois où tout s'est joué.

Musicien exceptionnel, parolier de génie, artiste complet, Paul McCartney se révèle, au fil de ces clichés dévoilés ici pour la première fois, un photographe-né au regard espiègle et tendre.

« Vous tenez entre les mains le regard, au sens littéral du terme, de Paul McCartney sur cette fameuse année 1964, qui vit la Beatlemania se répandre sur la terre entière, comme un torrent en crue, après avoir quitté son lit britannique. Entre nous soit dit, sans le moindre doute, la contamination la plus joyeuse qu'ait pu connaître le monde au cours des dernières décennies. »
- ANTOINE DE CAUNES

À ma femme, mes enfants, leurs enfants
Et à ma famille et mes amis, mes très chers

Les publications numériques de Buchet Chastel sont pourvues d'un dispositif de protection par filigrane. Ce procédé permet une lecture sur les différents supports disponibles et ne limite pas son utilisation, qui demeure strictement réservée à un usage privé. Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions par conséquent de ne pas la diffuser, notamment à travers le web ou les réseaux d'échange et de partage de fichiers.

Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-283-03843-7

Ouverture 9

par Paul McCartney

Préface 18

par Antoine de Caunes

Avant-propos 24

par Nicholas Cullinan

Beatleland : le monde en 1964 27

Introduction par Jill Lepore

Photographies

Liverpool 51

Londres 83

Paris 135

New York 181

Washington 215

Miami 241

Coda 316

De l'autre côté de l'objectif 325

par Rosie Broadley

Chronologie 337

Notes 342

Remerciements 346

Crédits 347



Liverpool
Londres
Paris
New York
Washington
Miami

PARIS

14th January -
5th February
1964

Dès notre arrivée à Paris en 1964, nous avons été séduits par le charme et l'élégance de cette ville. C'est d'ailleurs le premier détail qui me frappe sur ces photographies : il y flotte un vent de liberté et de spontanéité.

J'ai un peu honte de l'admettre, mais nous étions de vrais touristes à Paris, et cela se reflète dans certaines de mes photos. On nous trimbalait partout en voiture, à des séances photo ou à la salle de spectacle, et j'apercevais des scènes de rue par la vitre, des individus qui m'avaient l'air typiquement français. Je n'avais que quelques secondes pour décider si ça valait le coup de prendre une photo, souvent en fonction de la lumière ou de la situation. Au lieu d'aller me planter devant l'Arc de Triomphe avec mon appareil, j'ai préféré le prendre dans le brouillard, à travers le pare-brise. C'était un réflexe, une impulsion née d'une émotion, plutôt que quelque chose de posé ou de réfléchi. Les photos prises à l'hôtel sont pour moi comme des souvenirs de vacances en famille. Elles me replongent bien dans cette atmosphère, entre nous, avec nos guitares. C'était notre façon de travailler avec John et c'est très émouvant pour moi d'avoir aujourd'hui accès à ces images, de le revoir comme dans mes souvenirs. Plus tard, nous avons choisi d'utiliser certaines photos issues de mes planches-contact parisiennes pour le poster-collage de Richard Hamilton inséré dans la pochette de l'album blanc.

Adolescent, j'aimais beaucoup regarder les photographies. Je crois que ça m'est venu en lisant l'*Observer*. Ils avaient toujours de très bonnes photos, notamment dans les pages sports. Lorsqu'ils vous parlaient d'un match de rugby, ils

ne vous montraient pas seulement l'équipe posant avec le ballon. On avait droit à la boue, aux mêlées, à la sueur, à de vraies actions prises sur le vif. J'adorais ça. C'était plus artistique, plus réel.

On a tendance à oublier que les choses qui nous semblent aller de soi aujourd'hui ont dû être inventées un jour. Il fut un temps où le rock'n'roll n'existait pas. Il a surgi dans les années 1950, au moment de notre adolescence. Et il a transformé nos vies. Cela vaut aussi pour la photographie. Tous les styles que vous voyez aujourd'hui, des applis photo aux magazines de mode en passant par les affiches publicitaires, sont des archétypes qu'il a aussi fallu inventer. Pendant des années, les gens nous ont photographiés en tant que membres des Beatles ; tout à coup, nous avons la possibilité de leur rendre la monnaie de leur pièce. Il y a donc une sorte de revanche ludique dans certains de ces clichés. J'admirais aussi l'esthétique des films français de la Nouvelle Vague, comme *Jules et Jim* de François Truffaut, qui nous avait beaucoup impressionnés. J'essayais peut-être d'inclure ces influences dans ma pratique de la photographie.

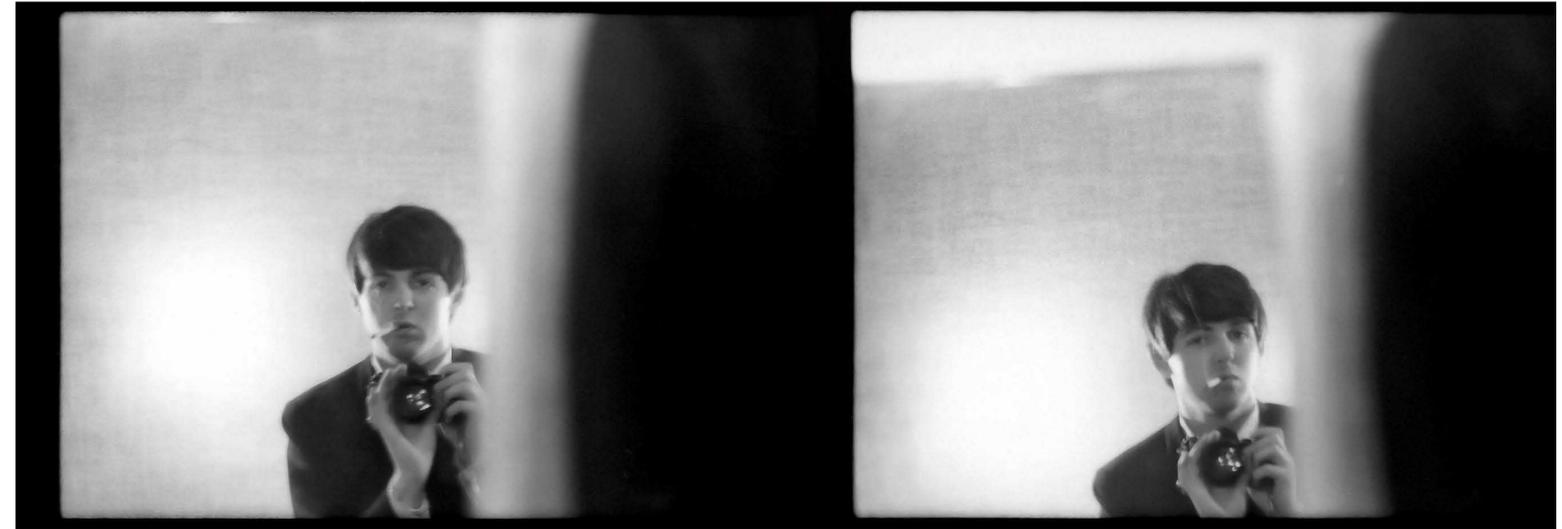
On nous a vraiment mitraillés à Paris ! À l'époque, je plaisantais en disant qu'il devait bien y avoir vingt mille photos de nous. Nous avons été immortalisés en train de danser le french cancan, avec des marchands de fleurs ou bondissant sur les Champs-Élysées. Il fallait toujours faire vite avant que la lumière décline, car c'était le mois de janvier et nous n'étions pas vraiment des lève-tôt. On avait été programmés pour deux concerts par jour durant plusieurs

semaines à l'Olympia, une salle de spectacle où John et moi étions déjà allés, en 1961, mais dans des circonstances très différentes. Cette année-là, on avait décidé de faire du stop jusqu'en Espagne car John avait reçu 100 livres de la part de son riche oncle dentiste en Écosse à l'occasion de ses vingt et un ans. Pour nous, c'était une somme astronomique. En fin de compte, on n'avait jamais dépassé Paris, où on était restés une semaine entière, tant la ville nous plaisait. Et on était allés voir Johnny Hallyday se produire à l'Olympia devant une foule en délire. En 1964, on a enfin eu l'occasion de le rencontrer car il était fiancé à Sylvie Vartan, qui assurait notre première partie – d'où ma photo d'elle en train de chanter sur scène pendant qu'il l'attendait dans les coulisses.

Avec John, on avait emmagasiné le plus d'expériences possible durant notre tout premier voyage à Paris. Visiter Montmartre pour voir où les peintres avaient vécu. Boire du *vin ordinaire**, dont le goût nous paraissait atroce et nous faisait plutôt penser à du vinaigre. Notre copain de Hambourg, Jürgen Vollmer, se trouvait à Paris en même temps que nous. Je crois qu'il travaillait comme assistant pour le photographe William Klein. John et moi étions alors coiffés à la dernière mode, baptisée le DA – pour *Duck's Arse*! [littéralement : «cul de canard», *N.d.T.*], comme on disait affectueusement à Liverpool. Jürgen, lui, peignait ses cheveux vers l'avant. On avait toujours été impressionnés par son sens du style, et on a réussi à le convaincre de nous faire la même coupe que lui. C'est ainsi que la coiffure des Beatles a vu le jour. Amusant de penser que des termes comme «*mop top*» [jeu de mots avec «balai à franges», *N.d.T.*], ou encore les perruques Beatles, sont nés de nos vacances parisiennes.

Nous avons vécu un million de petites expériences fabuleuses durant ce séjour. Pourtant, quand Les Beatles sont arrivés à Paris en 1964, on était devenus des professionnels. Plus âgés, plus mûrs, et déjà un peu connus. Ce voyage en France était notre premier grand déplacement en tant que groupe, et plusieurs milliers de groupies nous attendaient à l'aéroport de Londres pour nous voir monter dans l'avion. À notre arrivée à Paris, en revanche, il semblait y avoir plus de journalistes que de groupies pour nous accueillir. Nous avons tout de suite compris que nous allions devoir mettre les bouchées doubles, mais nous avons fini par conquérir le cœur des Français.

Un soir, après un concert, nous étions de retour à notre hôtel, le George V, quand nous avons reçu un télégramme de Capitol Records aux États-Unis. « Destinataire : Les Beatles. Félicitations, les gars. "I Want to Hold Your Hand" est numéro un aux USA. » On s'est mis à hurler et à danser de joie dans notre chambre. Je me souviens d'avoir bondi sur Mal Evans, notre roadie, qui était un grand costaud. Je me suis carrément agrippé à son dos. On a fait une sacrée fête ce soir-là. J'avais toujours dit aux gars et à Brian Epstein : « Je ne pense pas qu'on devrait aller aux États-Unis avant d'avoir un tube classé numéro un. » J'aimais assez l'idée que nous arrivions là-bas portés par un vrai succès. Et quelle meilleure preuve de succès qu'une chanson en tête des hit-parades ? C'est donc à Paris que nous avons appris que mon plan avait fonctionné. Maintenant, on pouvait aller en Amérique. On a obtenu nos visas, bouclé nos valises et, quelques jours plus tard, j'atterrissais pour la première fois sur le sol américain, mon fidèle appareil photo à la main.





Paris vu de la banquette arrière de notre Austin Princess noire. Notre chauffeur, Bill Corbett, nous avait dit qu'il parlait français. C'était faux. « *Can I park ici ?* »



Quel frisson de voir notre nom en grandes lettres lumineuses sur la façade de l'Olympia.



En bas : Le photographe Harry Benson, qui nous suivait parfois en tournée.
Page suivante : L'homme au chapeau, c'est Dezo Hoffmann, devenu un ami.





La numérisation de cette œuvre
a été réalisée le 04 Mai 2023 par Nord Compo
ISBN 9782283038437

Conception graphique de la couverture : Anne Mayéras

BUCHET • CHASTEL

Retrouvez toutes nos publications sur
www.libella.fr

Paul McCartney

1964, dans le tourbillon de la Beatlemania

PRÉFACE D'ANTOINE DE CAUNES

« Qui regarde qui, au juste ? L'objectif semble changer de point de vue en permanence : il y a moi qui photographie, la presse qui nous photographie, et puis ces dizaines de milliers de gens amassés qui cherchent à saisir le tourbillon. » — PAUL McCARTNEY

Ces photographies prises par Paul McCartney racontent la saison 1963-1964 des Beatles, avec les concerts à Liverpool et à Londres puis leur passage par Paris et l'Olympia avant leur première tournée aux États-Unis, de New York à Miami en passant par Washington.

Des images qui sont comme les notes qu'aurait prises Paul McCartney pendant cette année extraordinaire et témoignent de l'effervescence créative de l'époque comme des moments les plus intimes de la vie du groupe. Nul n'a jamais raconté de la sorte l'histoire de John, George, Ringo et de leur entourage pendant ces quelques mois où tout s'est joué.

Musicien exceptionnel, parolier de génie, artiste complet, Paul McCartney se révèle, au fil de ces clichés dévoilés ici pour la première fois, un photographe-né au regard espiègle et tendre.



« Vous tenez entre les mains le regard, au sens littéral du terme, de Paul McCartney sur cette fameuse année 1964, qui vit la Beatlemania se répandre sur la terre entière, comme un torrent en crue, après avoir quitté son lit britannique. Entre nous soit dit, sans le moindre doute, la contamination la plus joyeuse qu'ait pu connaître le monde au cours des dernières décennies. » — ANTOINE DE CAUNES